



« Ça s'débat » | Fatima (2015)

SYNTHÈSE

Introduction

« Ça s'débat » est un projet du Centre Vidéo de Bruxelles-CVB, atelier de production de films documentaires et association d'éducation permanente, œuvrant également dans le champ de la Cohésion sociale, pour mettre le cinéma au service de la démocratie. Dans cet esprit, « Ça s'débat » propose à des publics de tous horizons des rencontres et échanges autour des enjeux du vivre ensemble, et ce dans une approche engageante et participative.

Le film « Fatima » réalisé par Philippe Faucon a été projeté à deux occasions : le 12 février au centre culturel de Berchem-Saint-Agathe et le 13 février à la Maison Stepman à Koekelberg. Ces séances ainsi que les débats qui ont suivi ont été organisés par le CVB, en partenariat avec Archipel 19 et l'ASBL Libération Films. Elles ont réuni des publics variés, autour d'un petit déjeuner le mardi et en soirée le mercredi.

Pour garder une trace des «Ça s'débat», le CVB documente les échanges grâce à des synthèses rédigées par des invités externes ou en interne. Le document qui suit a pour objectif d'une part de résumer les principaux traits du débat, et d'autre part de les accompagner d'une analyse personnelle de l'auteur. Ces synthèses permettent une lecture distanciée, et offrent des pistes de réflexions et d'actions pour l'avenir.

L'auteur

Marie Charette, née en 1988 est journaliste de formation. Elle a notamment réalisé plusieurs reportages radio qui traitent de problématiques sociales. Journaliste culturelle, elle a également travaillé en production cinéma et développe aujourd'hui des projets sonores, entre documentaires et podcasts.

LE FILM

« Fatima » raconte l'histoire d'une mère, Fatima et de ses deux filles, Souad (15 ans) et Nesrine (18 ans), dont elle s'occupe seule. Femme de ménage, s'exprimant difficilement en français, elle mène un combat pour l'émancipation de ses filles. Il faudra qu'elle chute dans les escaliers pour transformer ce combat de mère invisible, une chute pour se relever, pour exister ... pour écrire.

Pour le casting du film, primé à Cannes - César du meilleur film, César du meilleur espoir féminin et César de la meilleure adaptation – Philippe Faucon a choisi une actrice non professionnelle afin que le scénario soit nourri d'une vérité, d'un vécu. C'est cette fidélité au réel, cette authenticité qui a certainement provoqué ces retentissements auprès du public et des critiques. De nombreuses personnes présentes lors des diffusions de *Ca s'débat* ont pointé du doigt la pertinence de cette histoire, la justesse du jeu et les ressemblances avec leurs propres vécus.

La séance du 12 février a accueilli de nombreuses femmes qui apprennent actuellement le français en cours d'alphabétisation ainsi que des retraités. Celle du 13 février a quant à elle accueilli de nombreuses filles et fils d'immigrés, arrivés en Belgique dans les années 60 et 70, d'origines diverses. Les débats ont donc été nourris de témoignages concrets et beaucoup ont exprimé un sentiment d'identification à l'un ou l'autre personnages du film. Nous allons donc découvrir si ces deux moments d'échange organisés conjointement ont eu un écho différent ou similaire auprès du public présent.

Mère, femme voilée, femme de ménage, femme tout court, étrangère, ... le personnage de Fatima doit manœuvrer en prise avec ses différentes identités, elle jongle entre travail et vie familiale et mène des combats sur tous les fronts. Le film a donc laissé place à un débat riche. Il a été autant question de double-culture, que du mépris des classes sociales basses ou de la charge des femmes dans la vie familiale/parentale.

SÉANCE DU 12 FÉVRIER

UNE MÈRE, DEUX FILLES : TROIS VIES ENCHAÎNÉES

Le rôle de mère était au centre du film et donc également au centre du débat. Si de nombreuses personnes ont été choquées par la violence de certaines disputes entre Fatima et sa fille de 15 ans, Souad, et ont choisi de prime abord de plaindre Fatima, de s'identifier au point de vue de la mère « victime », la discussion a permis de prendre de la hauteur. Cette adolescente – Souad - qui dit à sa mère qu'elle n'est rien, qu'elle n'est qu'une « ânesse » est une adolescente qui souffre et qui se bat. Selon le public, les trois femmes de cette famille mènent chacune un combat à leur manière : Fatima en tentant de garder la tête hors de l'eau et de s'occuper de ses filles, Nesrine en travaillant dur pour ses études de médecine et Souad, en se révoltant contre les injustices, comme une adolescente peut le faire.

Ces trois femmes, une mère et ses deux filles, combattent, évoluent et parviennent à la fin du film à se décharger d'un poids. Elles parcourent ce chemin séparément et ensemble. Comme il ressort

des échanges, les personnages ne sont donc pas figés, dépossédés de leurs propres vies mais au contraire, ils se transforment côte à côte.

Les relations familiales sont complexes et si certains ont décrypté ces dynamiques sociales à travers le prisme du conflit, d'autres ont exprimé l'importance de considérer chaque point de vue : « *Fatima et ses deux filles sont très liées, elles font face comme elles le peuvent, avec les places et les rôles qui sont les leurs* ». Leurs vies respectives et leurs parcours se répondent.

LA SOLITUDE

Fatima, Souad et Nesrine se sentent toutes les trois seules. Ce sentiment de solitude était partagé par plusieurs femmes d'origine maghrébine mais une dame du public a voulu rappeler que cette solitude n'est pas vécue que par les personnes immigrées, précaires ou isolées. La solitude fait partie de la société : « *On se sent tous seuls un jour. En fin de compte, on court, on travaille mais on est souvent seuls. Fatima n'est pas un robot qui ne parle à personne, mais elle peut néanmoins se sentir seule* ». La solitude n'est en effet pas un état formel d'isolement physique mais elle résulte souvent du sentiment d'isolement mental, du rejet des autres, comme le révèlent les réactions à certaines scènes du film, notamment avec les voisines du quartier ou quand Fatima est considérée comme une simple employée qui doit respecter des horaires : « *Les efforts d'intégration renforcent la solitude, sans avoir accès à la langue, on disparaît* ».

Cependant, c'est ce sentiment de solitude partagé par les trois personnages qui va les amener à se dépasser et à communiquer. En écrivant, Fatima dépasse sa solitude. Elle peut enfin montrer à ses filles qu'elle ne subit pas, qu'elle pense à sa condition, qu'elle a conscience de la situation et qu'elle veut s'en sortir.

Fatima qui n'a pas appris le français écrit en arabe. La question de la langue est donc revenue tout au long du débat : la langue comme empêchement, comme richesse, comme vecteur de transmission culturelle et familiale.

DES LANGUES & DES CODES

La langue, pour de nombreux participant.e.s, est un moyen d'émancipation et d'intégration. Elle permet d'accéder à une culture, aux modes de fonctionnements d'une société et aux codes culturels qui y sont associés. Certaines personnes présentes lors de la projection ont voulu exprimer leurs questionnements concernant Fatima et le fait qu'elle ne parle pas le français, alors que ses filles le parlent ainsi que son mari. Ils ne comprenaient pas que ça soit possible et s'en offusquaient.

En réaction à ces critiques, de nombreuses femmes concernées par le sujet ont réagi. Elles ont expliqué la difficulté de l'apprentissage d'une langue quand les conditions ne sont pas réunies, notamment quand le travail prend le dessus et que le temps manque. Certains ont voulu mettre en lumière le phénomène d'immigration dans les années 70 ou 80 : « *Ma mère est arrivée ici dans les années 80, rien n'a été fait pour l'accompagner, il n'y avait pas de cours d'alphabétisation. Les politiques n'ont rien fait car ils ne voulaient pas que les immigrés restent, ils venaient*

travailler pour ensuite repartir. » ; « Mes parents, arrivés dans les années 60, ont travaillé sans pouvoir apprendre la langue. Ils travaillaient du matin au soir, devant une machine ou une tâche à faire, ils n'avaient pas le temps et aucune association n'existait à l'époque. » Une dame a rappelé que Fatima était une femme cultivée, qu'elle comprenait ses filles et prenait des cours de français. Elle s'est étonnée que certains soient encore surpris par cette situation partagées par de nombreuses personnes présentes : « Il y a beaucoup d'incompréhensions ». Une autre dame qui donne des cours d'alphabétisation a répondu que ça n'était pas qu'une question de volonté. Certaines personnes n'avaient pas besoin de la langue, ils évoluaient dans la vie sans jamais communiquer en dehors de leur communauté : « On vit dans une société où tout va très vite, on ne prend plus le temps de se parler, à la caisse au supermarché, on ne parle pas. La société ne favorise pas le contact, l'échange. C'est donc une responsabilité commune ». En effet, en dehors des cours d'alphabétisation proposés par les associations, beaucoup ont affirmé que les contextes permettant à certaines personnes immigrées d'apprendre le français sont plutôt rares.

Si la langue constitue parfois un obstacle, elle est aussi un vecteur de transmission et la discussion a évolué dans ce sens. Les échanges entre Fatima et ses filles ont suscité de nombreuses réactions.

LA LANGUE POUR TRANSMETTRE

S'intégrer oui, s'assimiler non. Pour une dame, d'origine algérienne, la langue permet de transmettre son histoire, sa culture à ses enfants : « *Fatima a le droit de parler arabe pour transmettre sa culture, c'est important de mélanger* ». L'argument a mis l'assemblée d'accord. « *Marocains, Tunisiens, Algériens, beaucoup parlent arabe mais leurs enfants ne les comprennent pas et c'est dommage. Il faut trouver sa place dans le pays d'accueil mais il ne faut pas oublier qui on est.* », expliquait une dame dans le public. Tout le monde s'est exprimé dans ce sens, dont la fille d'un néerlandophone de Ninove : « *Mon père a dû apprendre le français, il ne nous a jamais parlé en néerlandais, si chacun parle sa langue, on peut communiquer quand même ! J'aurais aimé partager ça avec lui.* »

LA FIERTÉ COMME BOUCLIER

A ces problèmes de langue et d'isolement, Fatima brandit sa fierté. Sa fierté est source de souffrance mais elle est aussi à l'origine de son combat et de son courage. Le mot « fierté » est certainement celui qui a été le plus utilisé lors des échanges. La fierté de Fatima face au mépris devient le moteur de son intégration sociale. C'est cette fierté qui va lui permettre de rebondir, de s'émanciper, de s'assumer. Et cette fierté est finalement partagée par ses deux filles, l'aînée reconnaît le courage de sa mère et est fière de son parcours, elle veut réussir à son tour. La jeune Souad à la fin du film exprime de la fierté quand elle apprend la réussite de sa sœur Nesrine. Le titre « Mère courage » faisait d'ailleurs l'unanimité auprès des participants au débat lorsqu'il leur a été demandé de renommé le film « Fatima ». Les autres titres proposés tournaient tous autour de la question de la féminité : « La femme », « Les femmes », comme si l'histoire de Fatima

faisait écho chez chacun. Les participants ont voulu dépasser l'histoire individuelle de Fatima pour échanger sur la condition féminine en général.

LE COURAGE D'ÊTRE UNE FEMME

Une jeune maman a voulu y associer son histoire : « *Il faut être très courageuse quand on élève seule ses enfants. Moi-même, je l'ai fait avec mes deux enfants. Je me suis battue pour eux et j'en suis fière. J'ai été femme de ménage, je travaillais et me chargeais des tâches ménagères... si les femmes n'étaient pas là, les hommes auraient du mal* ». Si beaucoup ont rigolé à l'écoute de cette dernière phrase, d'autres ont exprimé leur accord. La charge de la femme, surtout dans certains milieux, serait toujours plus importante selon eux. Cette expérience était également partagée par d'autres femmes qui n'étaient pas issues de l'immigration : « *Même avec un bac+5, j'ai dû faire des ménages pour mes enfants. La précarité n'appartient pas qu'à une certaine part de la population. Être une femme c'est toujours compliqué aujourd'hui* ». Mais une dame a quand même voulu insister, rappelant que « *S'appeler Fatima et porter le foulard ajoute un poids, c'est complètement différent.* »

Une lourde responsabilité semble en tout cas incomber aux mères, de quelque origine qu'elles soient. Mais qu'en est-il des pères ? Le père serait-il à la marge dans cette organisation familiale ?

Le point de vue du cinéaste laisse à penser que le père est quand même présent. Bien qu'il ne partage pas le quotidien de ses filles, il assume son rôle de conseiller et de médiateur. Cependant, si certaines voix se sont élevées pour dire que le couple était plus équilibré aujourd'hui, que de nombreux pères assumaient leur rôle et qu'il fallait éviter les clichés, plusieurs femmes maghrébines ont répondu qu'elles vivaient une situation très différente : « *Même si les choses évoluent, les pères « arabes » s'investissent peu dans la vie familiale. L'émancipation prend du temps et le poids des anciennes générations est prégnant. Il faut éduquer nos enfants afin de ne pas faire de différence entre garçons et filles.* »

Les échanges ont permis d'évoquer des situations très variées, un débat constructif amené par un film non manichéen qui présente des situations complexes, laissant certaines questions en suspens.

SÉANCE 13 FÉVRIER

Cette deuxième séance a laissé place à de nombreux témoignages. Parmi le public, constitué de personnes d'origines très diverses, notamment espagnole, beaucoup se sont identifiés au personnage de la fille aînée.

UN FILM EN RÉSONANCE

« Pression » et « fierté » sont les deux mots qui ont été les plus utilisés lors de l'échange. Une pression vécue par certains dans leurs propres vies et qui paraît s'atténuer à la fin du film. Il a été bien sur question de la pression vécue par Fatima mais surtout de la pression vécue par Nesrine, étudiante en médecine de 18 ans. Elle DOIT réussir, car c'est la première de la famille à faire des

études. Il y a le poids de l'histoire familiale à porter mais également la jalousie d'autres femmes de la communauté. Les témoignages se sont multipliés :

« Moi-même, première de la famille à terminer l'université, il fallait que je réussisse (...) » « Moi aussi. », « Moi aussi ! » « (...) ma maman faisait des ménages, j'étais boursière, l'aînée de 3 enfants, il ne fallait pas que je rate, je ne pouvais pas. Je ne suis jamais sortie durant mes études. » « Mon père était ouvrier, il disait que si j'étais capable, j'irais à l'université mais les autres ouvriers se moquaient de lui. Dans les années 70 il était rare qu'un fils d'ouvrier fasse de grandes études. D'ailleurs, aujourd'hui, ça évolue mais c'est encore compliqué. »

Certaines personnes ont reconnu leurs parents en Fatima :

« Quand Fatima rend les 10 euros trouvés dans une poche à la dame chez qui elle travaille, ça m'a rappelé ma mère, on la testait ! Elle me disait : tu sais, je gagne ma vie honnêtement. Elle a aussi été victime du mépris social. », « Ma mère ne comprenait rien en réunion de parents d'élèves, mais elle venait, toujours. Elle voulait être là. Elle parlait seulement l'espagnol. Elle comprenait que l'éducation permettait l'émancipation mais c'était très dur. »

Le récit proposé dans ce film dépasse le vécu particulier d'une famille. Les participants au débat l'ont bien compris. Quand Fatima commence à écrire et à partager son histoire avec son médecin, elle devient le symbole « des Fatima », une Fatima parmi les autres. En écrivant à la troisième personne, sa condition n'est plus seulement la sienne mais celle de bien d'autres femmes qui font tourner le monde, comme l'affirment plusieurs participantes au sein du public. Que ferions-nous sans ces femmes rendues invisibles ? Le film pose la question et place la société et les individus qui la constituent face à leurs responsabilités.

Et puisque la question de l'émancipation et de la reconnaissance de ces Fatima a fait surface, celle de l'apprentissage de la langue a logiquement suivi. *« Faire le pas d'apprendre c'est aussi dire « je ne sais pas », c'est faire aveu de faiblesse. Ça n'est pas facile, j'ai donné des cours, il faut savoir assumer sa méconnaissance face à soi et aux autres. »* explique une professeure de cours d'alphabétisation.

La question du père a elle aussi été abordée. Si tout le monde a reconnu que le père était présent dans le film, il était toujours décrit comme un personnage « en dehors du cercle familial ». Or, un participant a voulu pointer le fait que certains hommes sont aussi des Fatima : *« Mon père n'a pas fait d'études, il était autodidacte, il a dû se battre lui aussi et faire vivre sa famille. »* Les rôles assignés aux pères et aux mères sont parfois stéréotypés et le participant a invité chacun à considérer chaque situation particulière en faisant abstraction du genre des personnes concernées.

DEUX SÉANCES, DEUX PUBLICS, UNE CONNEXION

Les personnes présentes lors du deuxième débat étaient assez réceptives au titre proposé par le premier groupe « Mère courage », ce à quoi ils ont ajouté « Un grand combat du sexe faible », « Le pilier » et enfin « C'est possible, même pour nous ». Et c'est ce dernier titre qui pourrait résumer l'ensemble des échanges lors des deux sessions. *« On ne démarre pas tous avec les*

même cartes », comme le disait une des personnes présente et les témoignages allaient tous dans ce sens.

La double culture et la difficulté d'exister à l'intérieur de sa communauté comme à l'extérieur a constitué le point d'attention de bon nombre de participants. Cette schizophrénie culturelle qui fait que l'on veut être loyal à sa famille et à ses origines mais en même temps s'ouvrir au pays d'accueil de ses parents, n'est pas chose facile. Les codes sont différents, on n'est jamais totalement soi-même, on fait des concessions, on doit se battre deux fois plus, c'est ce qui a été exprimé lors des deux débats. Être issu de deux cultures, c'est une richesse mais aussi un poids lourd à porter, que l'on soit une femme ou un homme. La double culture peut aussi être entendue dans sa déclinaison socio-économique : être issu du monde ouvrier et vouloir s'élever dans la hiérarchie sociale.

Alors comment permettre à toute personne qui le souhaite de s'émanciper ? Il n'y a pas de solution miracle mais les deux débats auront en tout cas permis de dépasser certains clichés et stéréotypes, notamment sur les questions d'intégration et les différents obstacles pour apprendre la langue du pays d'accueil. Le dialogue initié par ces échanges a déjà bousculé une partie du quartier de Berchem-Sainte-Agathe puisque qu'il nous a été raconté que de nombreuses femmes échangeaient au sujet du film dès le lendemain de la projection.

Pour conclure, je terminerais par cette phrase prononcée à la fin de la première projection : « *Il existe différentes manières de s'exprimer, mais nous sommes tous sur la même longueur d'ondes, on peut se comprendre. La société nous fait croire le contraire mais continuons à parler, à nous regarder dans les yeux !* »